



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en paille de riz, des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Robe en mousseline brodée, des magasins de Mlles Rambac, boulevard Saint-Denis, n. 19.

MODES.

Les fleurs portées sous la passe des chapeaux allaient si bien aux jeunes filles qu'immédiatement les jeunes femmes s'en sont emparées pour se rendre plus gracieuses encore. Tout cela était bien jusqu'à là; mais voilà les femmes d'un certain âge qui ne peuvent résister à l'attrait d'une mode charmante, et qui s'en emparent, au risque de faire dire que cette coiffure ne va pas toujours bien. C'était trop empiéter sur une fantaisie qui semble réclamer fraîcheur et jeunesse. Cependant on pardonnait encore, en faveur des *exceptions* qui laissaient les fleurs jolies auprès de visages fanés, mais séduisants quelquefois; lorsque tout progressivement,

et arrivant de pas en pas, ou pour mieux dire d'année en année, les fleurs se voient aujourd'hui jusque sur des figures qui ne représentent même plus le souvenir de la beauté! Nous voyons des guirlandes sur des fronts où ne devrait se lire que la dignité des années, et des cheveux blancs qui voltigent çà et là entre des boutons de roses. Voilà l'effet de l'exagération dans les modes: elles se dénaturent selon la manière dont elles sont adoptées, et ces fleurs, qui faisaient le plus séduisant ornement des chapeaux de nos jeunes femmes, vont probablement bientôt tomber pour s'être laissé profaner par quelques laides ou vieilles physionomies.

Il est cependant bien triste d'être ainsi soumise à une ride, à une impression de,

années ou de l'air, et même quelquefois à un coup de soleil qui vous altère la peau et vous enlaidit pour trois mois ! Si nous pouvions indiquer le moyen de conjurer les années, nous le ferions avec un immense bonheur, et nulle tête couronnée n'aurait vu plus de peuples à ses pieds que nous ne verrions de femmes autour de nous. En attendant, hélas ! que nous ayons trouvé cette heureuse recette, initiations au moins à toutes les ressources créées pour dissimuler le nombre de ces jours qui filent si rapidement pour nous, parons aux accidens qui atteignent la fraîcheur ou l'éclat de la peau, particulièrement exposée dans cette saison aux gercures que produit le vent, aux traces que laisse le soleil, aux boutons qui se forment dans les changemens de température. Tout cela disparaît avec l'usage de l'*amandine*, dont l'expérience d'une année a pu maintenant prouver l'excellent résultat. Cette pâte est *vraiment* ce qui adoucit, blanchit, préserve le plus efficacement la peau ; elle lui donne une souplesse, un velouté charmant, et nous la recommandons ici sans l'exagération du journalisme, mais avec toute la partialité que l'on doit à une composition dont on a reconnu et apprécié d'une manière incontestable les précieux avantages.

— Les antagonistes de la mode et surtout des dépenses où elle entraîne, auront beau jeu à crier cette année sur le luxe et le prix des rubans. Jamais ils n'ont été plus larges, plus forts en tissu, plus riches et plus variés en nuances. Il y a telle garniture de chapeau qui coûte plus qu'une superbe plume. Les longues ceintures à nœuds sont la *parure de la toilette*. Sur les capotes de paille cousue, de beaux rubans font distinguer seuls le goût de la femme qui les porte ; car les pailles cousues sont portées *par toutes et partout*. On en voit encore beaucoup garnies de ruches en ruban, d'autres avec un voile de tulle uni cousu aux bords.

— Des branches de jasmin mêlées à

une ou deux roses de bruyères sont un charmant ornement sur une capote de tulle doublée en gaze rose. Celles en organdi ou mousseline brodée sont toujours à la mode. Les pailles d'Italie ornées de plumes sont et seront toujours de bon goût.

LINGERIE. — Le plus grand luxe des toilettes d'été est dans la recherche de la lingerie, et, sous ce point, Paris encore semble faire la loi au monde. On ne peut assez s'extasier aujourd'hui sur la perfection des broderies, la grâce et l'élégance des nouveaux dessins que l'on emploie. Ce ne sont plus les bouquets communs, les guirlandes uniformes, qui se reproduisaient partout, mais des compositions charmantes, où l'art même est appelé pour seconder le goût. Arrière maintenant les dessins imprimés par milliers, les calques, les imitations qui se vendaient en profusion sous les échoppes des boulevards ; il nous faut plus qu'un dessinateur, il nous faut un artiste pour tracer sur ce collet, cette pélerine, ce mouchoir, les ornemens qui vont leur donner un prix au-dessus des plus beaux tissus d'or ou de soie. Aussi jamais ne vit-on rien de si joli et de si séduisant que l'étalage de nos lingères en vogue ; jamais ne comprit-on mieux le dépit d'une femme, qu'alors qu'elle doit abandonner les attrayantes fantaisies sans avoir obtenu le canezou ou le peignoir qu'elle convoitait, car il est peu de femmes auxquelles on n'ait entendu dire : *Rien ne me plaît autant que les jolies lingeries !* A celles-là, il faut donner le conseil d'éviter d'aussi dangereuses séductions ; il faut leur dire de se garder d'arrêter leurs regards sur les charmans magasins de M^{me} Deforge *, car elles ne résisteraient pas aux choses délicieuses qui s'offriraient à elles. Toutes voudraient posséder ces belles dentelles et ces riches broderies si bien en harmonie ; toutes voudraient essayer ces coupes ravissantes qui doivent donner tant de grâce à la tour-

* Rue Saint-Honoré, n° 294, près Saint-Roch.

nure, et toutes alors envieraient le bonheur d'avoir un trousseau ou une layette à faire exécuter aux magasins de la *Cauchoise*.

DROITS FÉODaux.

On croit qu'ils étaient tout plaisir pour les anciens seigneurs, ces droits dont l'origine se perdait dans la nuit des tems : comme s'il eût toujours été question de faire battre l'eau des fossés, afin que les grenouilles se taisent, ainsi qu'au château de Dampierre; ou qu'il ne s'agit que de brider et de seller un vilain, dimer ses gerbes et pérorer sa fiancée? Il n'en était pas de même partout, et pourtant fallait-il que les coutumes s'observassent, bien qu'il en prit mal aux seigneurs comme aux vassaux. Témoin ce seigneur de Château-Giron dont voici l'histoire : Il était Lézonnet en son nom, d'une bonne famille de présidens, et jouissait de la réputation la plus désirable; c'était un grand garçon fort menu, que la gravité de ses études avait pâli dès son jeune âge, comme un vent du nord dessèche les feuilles trop hâtives de l'amandier, après quelques tièdes journées de printemps. Alors qu'il faisait son droit, il passait de l'école à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et n'en bougeait point; lisant et relisant les codes romains et français, leurs annotateurs et commentateurs, ou s'entretenant avec quelques doctes chanoines, des belles spécialités des parlemens; la *chambre des enquêtes*, des *requêtes*, de la *Tournelle*; l'*indult*, la *boillée des roses*, etc. Le tems des vacances, il l'employait à repasser et à corriger ses cahiers de l'année, bien différent de tant de bacheliers ses confrères, qui, même pendant la durée des cours, s'exerçaient à rimer des sonnets et des balades, ou à tirer savamment des sons d'un luth. Il n'y avait personne qui ne l'approu-

vât, et dans la *compagnie* du président Lézonnet son père, on le regardait comme un jeune homme accompli; la poésie, et la musique encore moins, n'ayant jamais paru à cette respectable société, devait nécessairement faire partie des connaissances d'un magistrat. On ne prévoyait point que le président se rendrait acquéreur des terres et seigneuries de Château-Giron, possédées par les Cossé-Brissac, gens d'épée s'il en fut jamais, et à qui tout revenu était bon, quoi qu'il fallût faire pour le percevoir. Ils en usaient bien au reste, car il n'y avait pas long-tems qu'un Brissac venait de distribuer vingt mille écus amassés par sa femme pour doter sa fille aux fournisseurs de ses hommes de guerre, disant à sa noble épouse : « Madame, voilà » des pauvres gens qui, sur mes promesses, ont nourri l'armée pendant la guerre » d'Italie : la cour ne les veut pas payer. » remettons le mariage de M^{lle} de Brissac, » et donnons-leur cet argent*. » Ainsi fut fait, et c'était bien. Mais les terres se vendirent ensuite, et vint le tour de celle de Château-Giron près Rennes, qui tenta le président de Lézonnet. Il traitait alors du mariage de son fils avec une demoiselle toulousaine, dont l'histoire ne rapporte que le prénom d'*Isotta*, riche en beauté, en esprit, et encore plus en biens. Parmi tous les dons qu'elle devait à la fortune, il en était un qu'*Isotta* appréciait singulièrement, c'était son indépendance. Orpheline très-jeune, ses tuteurs ne s'étaient point pressés de la marier, et elle se trouva à la fois maîtresse de sa personne et de tout ce qu'elle possédait; mais ne voulant que bien faire, elle prit pour témoin plutôt que pour guide de ses actions une vieille conseillère de Roubillac, sa parente éloignée, qui l'était aussi des Lézonnet, et qui songea tout aussitôt à marier le jeune homme avec *Isotta*. La conseillère jugea d'abord qu'elle aurait des difficultés à surmonter, et la première consistait à faire

* Bien historique.

quitter Toulouse à la jeune fille, non seulement parce qu'elle y était recherchée en sa qualité d'héritière, mais encore parce qu'elle y avait acquis des droits à l'admiration générale, en remportant trois années de suite le prix des jeux floraux. L'organisation toute méridionale d'Isotta la rendait sensible aux beaux vers et à la gloire que l'on en retire. On se réunissait chez Isotta; chacun y apportait sa ballade, son quatrain, son triolet; elle chantait des *lais* d'amour en s'accompagnant du sistre, et tout en professant la *gaie science*, on songeait à rétablir la *cour d'amour*: cela pouvait se discuter chez Isotta, qui n'avait point de mari: c'était une position unique en agrément. Mais à défaut d'esprit, la conseillère avait beaucoup d'adresse, et sut si bien s'en servir, qu'elle amena les choses au point que nous pouvons nous représenter la bonne dame et sa jolie parente en visite dans le manoir de Château-Giron, dont le président de Lézonnet s'est rendu acquéreur pour son fils. On ne sait sous quel rapport M^{me} de Roubillac a fait valoir ce dernier auprès d'Isotta, mais le mariage est arrêté, ce qui augmente la modestie et la timidité du jeune homme. On est à table dans une des salles du château, auquel il ne manque rien pour rappeler les siècles les plus illustres de la féodalité: tourelles, fossés, pont-levis, tout s'y trouve. Le curé, le bailli, les notables du lieu sont du festin, ainsi que quelques châtelains du voisinage, deux ou trois habitants de Rennes, et un *signor de Rompicollo*, espèce de chef de *condottieri*, que M. de Brissac s'était attaché en Italie, qu'il avait surnommé le *César* de sa troupe, et qui, investi de tous les pouvoirs de son général, était venu conclure le marché par lequel le Château-Giron devenait la propriété des Lézonnet. Le *César* de M. Brissac n'avait que la cape et l'épée, mais il portait admirablement bien l'une et l'autre. La grande plume noire qui lui tombait sur l'oreille et se confondait avec de grosses boucles de cheveux plus noirs

encore; ses petites moustaches formant un chevron parfait; ses éperons qui résonnaient et n'accrochaient jamais les jupes des dames, la vivacité de ses gestes, son air audacieux et même un peu scélérat, tout cela n'est pas sans poésie quand un homme a trente ans, cinq pieds huit pouces, et qu'il a fait une douzaine de campagnes. Aussi, quoiqu'il se fût placé modestement au bout de la table, entre le vicaire et le médecin de Château-Giron, les convives avaient souvent les yeux tournés vers lui. Il est vrai qu'il riait souvent aux éclats, en montrant des dents plus blanches que celles du Maure qui le servait, et que sa gaîté était si communicative, que ses voisins, sans en excepter le vicaire, avaient fini par rire aussi haut que lui de ce qu'il leur racontait, et de sa prononciation lombarde dont il se moquait tout le premier.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Lorsqu'on a parcouru les quatre riches pavillons de la place Louis XV, et embrasé d'un premier coup-d'œil les innombrables productions qu'ils renferment, on y retourne, afin de donner une attention plus détaillée aux divers objets qui attirent particulièrement les regards. On se fait raconter les modes de fabrication, définir autant que possible la complication des machines, énumérer les résultats qui peuvent provenir de telle perfection. Parmi toutes ces réminiscences qui ramènent la foule vers l'exposition de 1834, il faut remarquer l'intérêt qui dirige les femmes vers les corsets mécaniques* qui obtiennent dans cette circonstance la plus flatteuse ovation. On se plaît à faire mouvoir les

* MM. Josselin et Pousse, rue Bourbon-Ville-neuve, 28.

poids de onze kilogrammes qui sont suspendus de chaque côté du corset, afin de prouver que le serrage résiste aux plus fortes oppositions, et que la solidité des ressorts est à toute épreuve. Cette expérience n'est du reste que le diminutif de celle qui s'est faite à la Société d'Encouragement, où il a été démontré que la petite pièce mécanique qui fait tout le merveilleux des corsets de MM. Josselin et Pousse pouvait fixer un poids de soixante-dix kilogrammes sans que le cordon qui tient lieu de lacet puisse se rompre ou glisser. Un semblable avantage, joint à celui de n'avoir besoin d'aucun aide pour se lacer ou délacer, fera regarder ces nouveaux corsets comme une des inventions les plus précieuses de notre époque. Leur triomphe à l'exposition en assure définitivement le succès, car beaucoup de personnes, effrayées d'abord du mot de mécanique, peuvent juger maintenant de toute la simplicité du procédé et de l'impossibilité d'aucun dérangement dans la machine, ce qui eût été un inconvénient pour en faire usage en voyage ou à l'étranger. Au près de ces objets curieux, s'en trouvent d'autres d'un genre plus spécial, mais non moins intéressant. C'est d'abord un corset en pou-de-soie blanc sans épauettes, se délaçant en une seconde; puis un corset en pou-de-soie chamois, destinés aux femmes enceintes, se serrant et desserrant progressivement et conservant à la taille toute la grâce possible sans préjudicier à la santé. On peut juger que MM. Josselin et Pousse ont plus d'un droit à une mention honorable.

Il est aussi un article très-original qui attire l'attention du public : c'est une espèce de toupet qui se met à volonté, et dont le jeu continuell offrirait même quelque chose d'effrayant, si la feuille explicative de l'inventeur ne venait définir dans quel but de perfectionnement il fut créé. Nous allons extraire quelques passages de ce prospectus, qui explique mieux que tout ce que nous pourrions dire les avantages

de ce toupet, et qui prouvent que le génie de M. Croisat * ne s'est pas arrêté à la seule création des coiffures gracieuses qu'il nous fait admirer chaque hiver dans les plus élégans salons de Paris.

« **PERRUQUE A TOUFFE MOBILE** (*dramatique*). Ce qui distingue le grand artiste du comédien ordinaire, c'est l'art de peindre les passions et les mouvemens de l'ame par les gestes et les jeux de physionomie. Talma, dans le rôle d'Oreste, peignait bien son horreur pour le régicide, lorsqu'Hermione demandait la tête de Pyrrhus pour prix de sa main; mais il eût certainement produit plus d'effet si ses cheveux s'étaient hérissés à l'idée du crime qu'on exigeait de lui. Avec ma *perruque à touffe mobile*, tout artiste pourra obtenir ce résultat à l'aide d'un mécanisme placé dans la touffe, et qui fait se hérissier la chevelure à volonté. »

« **LA PERRUQUE DIVISIBLE** (pour la ville) offre une coiffure pour chaque saison; entière, c'est une coiffure d'hiver; le contour de derrière détaché, il reste un toupet léger, seule chose qui puisse convenir dans les tems chauds. Cette perruque convient aussi aux jeunes gens qui se font raser la tête, parce qu'aussitôt que les cheveux sont longs de six lignes, on peut en détacher le bas, et donner ainsi de l'air à la tête, tout en conservant la touffe qui exige des masses plus fournies par rapport à la mode et à la santé. »

« **LE TOUPET A CLAIRE-VOIE** convient aux personnes sujettes à de grandes transpirations; la circulation de l'air étant libre, elles se trouvent beaucoup plus à l'aise qu'avec les tissus serrés en usage jusqu'à ce jour. »

« **LA PERRUQUE DIVISIBLE** est principalement destinée à l'artiste dramatique, car, avec une seule, il peut obtenir les coiffures d'Alexandre, de Charles VII, de Louis XIV, de bailli, d'huissier, de

* Croisat, professeur de coiffure, rue de l'Odéon, 33.

président, celles de l'ancien régime, et enfin tous les genres que peut exiger le répertoire d'un emploi. »

Les étrangers s'extasiaient beaucoup devant un lustre en vaisseau de ligne dont nous avons déjà parlé, et qui était suspendu en face du pavillon des tapis de M. Sallandrouze. Ce lustre est orné de trois mâts avec leurs huniers, et de deux pavillons, et armé d'une vingtaine de pièces de canon. C'est le capitaine Crawford qui a commandé à M. Chaumeret cette originale construction.

Un meuble complet en bois d'*angica*, exécuté par M. Durand au Marais, se fait remarquer au milieu de la grande quantité de meubles en palissandre. Les nuances noires et jaunes produites par ce bois sont d'un charmant poli, et l'effet nacré de son travail semble promettre à ce nouveau genre de meubles un succès dans nos modes prochaines.

Il serait difficile que, dans un journal de femmes, on ne rapportât pas quelques observations sur les glaces exposées à l'Industrie. Depuis que les bergères ne vont plus se mirer dans les lacs limpides qui murmurent, et que petits et grands, citadins et villageois, ne peuvent même plus se tourner un foulard sur la tête sans consulter ce conseiller fidèle, les glaces ont joué un grand rôle dans notre nation. Ce fut en France qu'ont été coulées les premières glaces; auparavant elles étaient soufflées. Ce procédé a permis de fabriquer de bien plus grandes dimensions. Les progrès de cet art intéressant ont été assez lents. Les Anglais ont cessé d'employer le bras de l'homme pour dégrossir, adoucir les glaces, et l'ont remplacé par des machines qui font un travail plus régulier et surtout plus économique. Depuis peu d'années ces perfectionnemens ont été introduits dans les fabriques françaises. Il n'y a que deux fabricans de glaces en France, la compagnie de Saint-Gobin et celle de Saint-Quirin et Cerey; il s'était établi, il y a quelques années, une troisième fabri-

que à Comentry, et il en était résulté momentanément une baisse de prix, mais cette nouvelle fabrique ayant cessé de marcher, les compagnies de Saint-Gobin et Saint-Quirin se trouvent seules chargées du soin de fournir la France. Les fabriques anglaises, qui ont un impôt élevé à payer au gouvernement sur cette fabrication, ne vendent pas leurs glaces plus cher que les fabriques de Saint-Gobin et Cerey.

Ces deux fabriques ont exposé des glaces de dimensions qui n'avaient pas encore été fabriquées, et qui ont attiré l'admiration générale. Il est fâcheux que la grande glace de Saint-Quirin, de 150 sur 98, ait une longue tache jaune, due sans doute à la chute de quelque corps ferrugineux dans le creuset. Mais aussi quelle immense difficulté que celle d'obtenir une semblable table de verre entièrement exempte d'impuretés! Celle de Saint-Gobin, de 153 sur 93, a seulement quelques bulles. Ces deux glaces sont *non étamées* et marquées du prix de 7,400 fr. L'étamage coûterait environ dix pour cent. Ces deux fabriques ont aussi exposé de très-belles et grandes glaces étamées.

La verrerie de Choisy a exposé aussi de très-belles peintures en verres rapportés, comme les anciens. Deux panneaux d'ornemens gothiques sont d'une grande élégance et d'une vivacité de couleurs qui ne laisse rien à désirer. Ces verres sont assemblés avec un art qui ne permet pas d'apercevoir les plombs qui les unissent. Dans le pavillon des tissus, au midi, nous voyons encore de la peinture sur verre d'un autre genre; ce sont des panneaux de bouquets de fleurs. Elles sont bien groupées, les couleurs en sont vives.

THÉÂTRE NAUTIQUE.

Les Ondines, prologue allégorique en un acte, de M. L. Henri, musique de M. Struntz. — *Guillaume Tell*, ballet en quatre actes, de M. L. Henri, musique de M. Struntz, décors de M. Cicéri.

Le lever du rideau, au prologue intitulé *les Ondines*, a produit un effet merveilleux ; a excité d'incroyables transports. C'est en effet quelque chose de ravissant que la vue de cette décoration si nouvelle ! Un lac, au milieu d'un site enchanteur, étendant son humide tapis sous des arbres touffus jetant çà et là leurs guirlandes ; des sylphes, des ondines voltigeant sur ses bords couverts de fleurs, formant les groupes les plus gracieux, et se livrant au plaisir ; puis un jeune voyageur, sur une barque légère, parcourant les sinuosités du lac, et s'arrêtant au milieu des îles éblouissantes de roses !... tout cela est magique ; on ne peut s'en faire une juste idée qu'en le voyant.

Le sujet de *Guillaume Tell* est connu ; c'est encore la mort de Gesler, la délivrance de la Suisse ; mais il est traité d'une manière toute différente de l'Opéra, et surtout exécuté d'après un système de chorégraphie qui n'avait pas même encore été tenté à Paris. Tous les mouvemens des acteurs, ceux des groupes, sont exactement réglés sur les mouvemens de l'orchestre ; ils se font simultanément, avec une exactitude, une précision toute militaire, bien qu'il y ait entre eux une extrême différence. Ce système est celui des grands maîtres de l'Italie ; ce fut celui de Vigano, entre autres, qui composa de vastes productions que nous serons peut-être appelés à applaudir.

Les deux ouvrages nouveaux ont obtenu beaucoup de succès, et leur auteur, M. L. Henri, a été nommé et vivement applaudi ; à la fin de *Guillaume Tell*, où il a joué avec énergie le rôle de Tell, il a même été rappelé et conduit sur la

scène par les artistes qu'il avait associés à son succès.

Le parti que ce chorégraphe a tiré des élémens bien divers qu'on lui a fournis est incroyable. C'étaient des danseurs de tous les théâtres, oubliés, inconnus depuis bien des années, qu'on avait rassemblés à la hâte, et qu'il a formés avec une rare persévérance. Il y a dans l'exécution des danses un ensemble plus satisfaisant, sous certains rapports, qu'à l'Académie royale de Musique. Quelques premiers sujets ne vont pas mal ; il y a surtout deux jeunes filles de dix à douze ans au plus qui sont extraordinaires, l'une dans la danse, l'autre dans la pantomime. Cette dernière remplit le rôle du fils de Tell avec autant d'âme que de grâce.

Il paraît que le Théâtre Nautique ne donnera des représentations que quatre fois par semaine, les jours où il n'y aura point opéra, c'est-à-dire les mardi, jeudi, samedi et dimanche.

Cette nouvelle entreprise mérite d'être vivement encouragée ; elle ramène parmi nous un genre qu'on avait beaucoup trop abandonné depuis long-tems, et qui doit cependant reprendre la place qu'on lui voyait occuper naguère. Il est probable que la bienveillance du public ne lui manquera pas, et surtout celle du gouvernement.

La *Gazette des Théâtres* annonce que l'autorisation d'exploiter un autre genre, le mélodrame peut-être, sera donnée au directeur du Théâtre Nautique : on doit le souhaiter et dans l'intérêt de l'art, et dans celui des artistes, et dans celui du monument, dont les propriétaires ont eu déjà assez à souffrir des nombreuses vicissitudes dont ce théâtre a été la victime.

Aucun changement n'a été fait à la décoration extérieure et intérieure de la salle ; c'est toujours la même chose ; seulement le parterre a été élevé de quelques pieds et divisé en parterre et amphithéâtre, comme à l'Opéra et à la Porte-Saint-Martin. Grâce à cette innovation,

presque toutes les places sont bonnes.

L'orchestre nous a paru bien composé. Il est sous la direction de M. Girard ; son exécution est nette et vigoureuse. Quelques instrumens solos paraissent avoir du mérite.

CH. D'ARGÉ.

Album.

A l'Opéra, on prépare un ballet imité du fameux drame de Shakespeare intitulé *la Tempête*.

— M^{lle} Plessis, la petite merveille de la Comédie-Française, a joué Iphigénie dans la tragédie de Racine. La comédie lui convient mieux.

— L'Opéra-Comique a donné la première représentation de *l'Aspirant de marine*. C'est un opéra en un acte, dont les paroles sont de MM. Rochefort et Comberousse. On en a trouvé l'intrigue froide et longue. Il y a beaucoup de musique : son auteur, M. Labarre, nous avait accoutumés à quelque chose de mieux. On ne peut franchement y citer que deux ou trois morceaux.

— Il est question, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, d'un nouvel ouvrage de M. Victor Hugo, pour remplacer la *Catherine Howard* de M. Alexandre Dumas, qui n'a pas eu tout le succès qu'on en espérait. En attendant, on a mis en répétition un drame intitulé *la Juive*.

— On promet depuis long-tems deux pièces empruntées à l'ouvrage de M. Eugène Sue, *la Salamandre*, l'une au Gymnase

et l'autre au Palais-Royal. On parle aussi d'un mélodrame en quatre actes et six tableaux sur ce sujet, que l'on doit jouer à l'un des théâtres du boulevard. *La Salamandre* du Palais-Royal a été jouée cette semaine avec succès. Ses auteurs sont MM. Deforges, Leuven et Livry.

— La ville d'Angoulême offre, assurément, depuis quelques jours le spectacle étonnant que M. Martin fut long-tems seul en possession de donner aux Parisiens. Une jeune femme, M^{me} Poisson, entre dans une loge où sont plusieurs hyènes ; et là, usant de son ascendant, elle joue avec elles. C'est au moment le plus dangereux qu'elle fait cette épreuve : la scène se passe avant le repas de ces animaux et lorsque la faim les presse.

— Le séjour de Caunterets promet cette année aux baigneurs une grande variété de plaisirs. Par une heureuse innovation, M. Pierre Pont, propriétaire des bains dits de Frascati, a le projet de donner dans son établissement des concerts qui seront suivis de bals ; à cet effet, il vient de s'associer M. Lavigne, qui s'est fait à l'Opéra une réputation dans les rôles d'Achille et de Fernand Cortès. M^{me} Neuhaus, cantatrice et pianiste distinguée, est engagée pour faire sa partie dans ces concerts.

A ce Numéro est jointe la planche 1072.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY DUPRÉ, SUCCESEUR DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modas de Paris.

20 Juin 1834.

Nº. 1072.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº. 21 près le passage de l'Opéra.
Chapeau en paille de riz. Robe en Mousseline brodée.

Messrs. S. & J. Fuller Nº. 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid